

Homme-Espace-Temps :

Triade de traductologique majeure

Michel Ballard

Université d'Artois
EA 4028 «Textes & Cultures»

La traduction entraîne une relation au langage, aux langues, aux textes, et ce commerce se développe par rapport à la triade homme-espace-temps. Il nous a semblé intéressant de revisiter ces paramètres afin de mieux mettre en évidence les modalités selon lesquelles ils informent ce phénomène dans sa complexité.

Le temps

La traduction s'inscrit par définition dans le temps puisqu'elle succède à l'écriture d'un texte, cette secondarité est comme liée à la position subalterne qu'on lui attribue par rapport à l'original dans les milieux littéraires. La traduction s'inscrit dans le temps comme tout acte humain parce qu'elle suppose une élaboration, elle n'est pas instantanée : il y a des solutions de traduction qui viennent pendant le sommeil, quand on est en train de faire autre chose ; le travail de traduction, comme toute activité intellectuelle, est comme une prise de possession de l'esprit par la matière à travailler ; la traduction est une forme de possession qui obsède le traducteur jusqu'à l'exploitation, jusqu'à la production d'une solution qui fournit comme une détente de satisfaction, et même parfois de frustration avec ce sentiment qu'il faudrait encore du temps pour parvenir à la 'bonne solution'.

La traduction s'inscrit dans le temps comme limite et vitesse d'exécution. L'étudiant dispose d'un certain temps pour produire sa traduction ; il en va de même, et de façon plus impérative et vitale encore, pour le professionnel qui a un contrat stipulant une livraison pour une date précise. Dans le cas de la traduction littéraire, il existe aussi des cas de traducteurs libres qui font une traduction par admiration ou sympathie pour un auteur, étalée à loisir dans le temps, par plaisir, par perfectionnisme

(on pourrait sur ce point évoquer la *Vie d'Alexandre le Grand* de Quinte-Curce que Vaugelas mit plus de trente ans à traduire). La traduction s'effectue à une vitesse plus ou moins grande : parfois le texte n'offre pas de difficulté, parfois on traîne ou on lutte avec le texte ; parfois on a des solutions éclairées. La traduction diffère de l'interprétation de conférence en ce qu'elle n'a pas la même exigence d'immédiateté, elle admet le retour sur le texte traduit et d'ailleurs le travail de lissage fait partie de ses caractéristiques ; c'est pourquoi on ne peut traiter de ces deux activités connexes tout à fait de la même façon.

La traduction s'inscrit dans le temps de la retraduction. Victor Hugo, avec la naïveté touchante d'un père, déclarait à propos de la traduction que son fils venait de faire des pièces de Shakespeare :

Le traducteur actuel sera, nous le croyons et toute la haute critique de France, d'Angleterre et d'Allemagne l'a proclamé déjà, le traducteur définitif. Première raison, il est exact ; deuxième raison, il est complet. Les difficultés que nous venons d'indiquer, et une foule d'autres, il les a franchement abordées, et, selon nous, résolues. (Hugo in Ballard 1997: 265 ; c'est nous qui soulignons)

Quand on sait le nombre de nouvelles traductions qui lui ont succédé et que presque chaque festival est l'occasion de retoucher les versions antérieures ou de redonner une version de l'oeuvre interprétée, on perçoit à quel point on peut être grand poète et mauvais traductologue. La traductologie a besoin d'une vision historique pour se situer et éviter les excès des déclarations ponctuelles, influencées par les modes et les doxas du moment : avoir une vision équilibrée est difficile par rapport à ce qui semble être le traductologiquement correct du moment : il faut faire la part entre ce qui peut être un apport du passé réutilisable ou à conserver et ce qui semble à réviser.

Il y a toutes sortes de causes ou de raisons à la retraduction. Celles qui peuvent paraître les plus objectives sont les raisons d'ordre technique et éthique. Nous en donnerons pour exemple la traduction des *Vies des Hommes Illustres* de Plutarque par Jacques Amyot. La traduction d'Amyot s'inscrit dans une période de (re)découverte de la langue et de la culture grecque. Amyot fait partie de ceux qui ont été les premiers à bénéficier d'un enseignement de grec en France ; ses relations avec un certain nombre de protecteurs lui font attribuer par le Roi la tâche officielle de traduire le texte de Plutarque mais aussi elles lui permettent de se rendre en Italie (surtout à Venise et à Rome) pour collecter les textes de Plutarque

éparpillés dans plusieurs bibliothèques et parfois incomplets. Sa traduction paraît en 1559, 17 ans après avoir été commencée.

Malgré la connaissance qu'Amyot avait du grec, malgré le soin avec lequel il établit son texte, sa traduction des *Vies des hommes illustres* fut l'objet de critiques concernant son exactitude.

Au XVII^e siècle une critique systématique très poussée de la traduction d'Amyot fut même effectuée par l'Académicien Bachet de Méziriac, mais elle n'eut pas d'écho en raison du décès de cet Académicien et surtout du fait que la tendance générale en France était à l'écriture des Belles Infidèles. L'idéologie dominante bloquait toute comparaison exigeante de l'original et de la traduction et donc, dans le cas d'un traducteur tel qu'Amyot, toute tentative de retraduction pour des raisons éthiques (en ce qui concerne les inexactitudes ou les faux sens) ou techniques (meilleure connaissance du grec et découverte de nouveaux manuscrits). L'idéologie dominante, cautionnée par de grands auteurs comme Montaigne rendait Amyot intouchable en tant que grand traducteur français tel qu'on le concevait alors, c'est-à-dire aussi et surtout comme grand écrivain français, de ceux qui contribuaient à construire la langue par un commerce avec le grec et la création d'un beau texte. L'Académie Française aura au début du XVIII^e siècle la même attitude vis-à-vis de la traduction de Vaugelas : elle procède à une révision qui ne porte que sur le texte français sans examiner sa relation au texte latin.

A l'inverse, le XVIII^e siècle a vu se développer en France et en Allemagne de nouveaux points de vue sur la traduction qui ont modifié sa conception et celle de la retraduction. Nous évoquerons brièvement le cas de l'Allemagne en raison de son caractère contrasté par rapport à la France (au début) et de l'influence que les nouvelles conceptions ont eu par la suite.

Disciple de Kant, Johann Gottfried Herder élargit dans ses *Fragmentes* (1766-1767) le cadre de la réflexion. On voit se préciser l'idée esquissée par Bodmer et Breitinger que le matériau linguistique doit être coulé dans un moule étranger. La traduction ne doit pas être une adaptation du texte à la culture d'arrivée comme la pratiquaient les Français du XVII^e siècle mais une représentation de ce que le texte est réellement. On voit également se préciser, avec Herder, l'idée que mode de pensée et langage sont étroitement liés: la lecture d'un texte grec demande que l'on adopte une tournure d'esprit particulière et c'est en cela que la lecture est une traduction parce qu'elle est l'adaptation de l'esprit à une façon de dire et d'exprimer qui est étrangère. La traduction doit donc respecter ces formes et les importer dans la langue d'arrivée. Par ailleurs les conceptions

de Herder sur le langage ont été en partie influencées par les théories du mystique Johann Georg Hamann et de ce fait, sans doute, Herder introduit dans le domaine de la traduction poétique le pôle de la fidélité formelle nécessaire à la préservation du sens, et qui, jusqu'ici, était plutôt partie constituante de la traductologie religieuse.

La traduction est donc dépendante de l'idéologie d'une époque en matière de relation aux textes, aux langues, à l'écriture, aux autres cultures. La traduction est dépendante d'une époque et s'inscrit sur un axe temporel comme relais d'un phénomène plus large d'importation culturelle, c'est là qu'elle s'inscrit comme œuvre par la durée et la résistance à la retraduction ou alors, et parfois conjointement, comme trace d'une série d'interprétations de l'œuvre.

Mais la traduction est aussi dépendante de l'espace comme écrin de l'œuvre à traduire et comme réceptacle de l'œuvre en traduction ou traduite. La culture est le produit d'un espace de vie où se sont développées une langue et une civilisation. La langue contient de la culture, elle est là pour la dire et la créer. Nous envisagerons donc maintenant l'espace comme réalité prise dans la langue et comme matérialité de la traduction.

L'espace

La relation de la traduction à l'espace est polymorphe : il y a des espaces de la traduction que l'on peut réunir sous les appellations généralisantes d'espace large et espace restreint.

L'espace restreint, celui par lequel le public appréhende la traduction, est le type de vecteur qui est son support.

Le plus connu, le plus classique celui qui vient d'abord à l'esprit est le livre ; par cette forme, la traduction rejoint la littérature, de manière ambiguë toutefois, puisque l'on sait qu'elle y occupe une position ancillaire. Certains traducteurs veulent gommer les indices de traduction par l'acclimatation et une écriture lisse qui donne l'impression que le texte a été rédigé dans la langue d'accueil de la traduction. Certaines traductions s'affichent comme telles via l'espace du livre en indiquant clairement que le livre est traduit de telle ou telle langue par un traducteur dont le nom est donné et par l'existence d'un paratexte plus ou moins conséquent, composé d'une préface et de notes qui permettent généralement une plus large préservation des éléments culturels tout en les rendant accessibles pour le lecteur. La traduction peut proclamer plus ouvertement encore son existence par la publication de l'original en regard comme dans les éditions savantes ou scolaires.

Mais à côté de ce vecteur classique qu'est le livre il en existe d'autres, plus caractéristiques de nos civilisations modernes : il y a la traduction de presse avec parfois ses zones d'ombre: on ne sait pas toujours qui a traduit tel ou tel article, telle ou telle information ; il y a la traduction des textes plurilingues dans les lieux publics ou pour certaines instances internationales ou multinationales, pratique dans laquelle la notion d'original tend à disparaître (dans la mesure où les rédacteurs peuvent travailler ensemble alternativement sur les divers textes) ; l'histoire d'ailleurs nous apprend que les textes plurilingues ne sont pas une spécificité de notre époque, que l'on songe à la pierre de Rosette ou au rocher de Béhistoun en Iran. Enfin on ne peut quitter cette catégorie sans évoquer le cinéma et en particulier le sous-titrage où l'on voit se conjuguer les contraintes de l'espace et du temps comme impératifs de la manière de traduire : le sous-titre s'inscrit dans un espace visuel et une continuité sonore qu'il risque de perturber ; par ailleurs, la vitesse du film et le temps de lecteur interfèrent également pour provoquer une nécessaire réduction du message écrit qui confie à l'image et à l'implicite une part de ce qui ne peut être transcrit.

Le texte à traduire s'inscrit dans un espace culturel dont la présence est plus ou moins forte. Une partie des repères spatiaux peut être implicite dans la deixis d'un texte dont l'évidence même fait que l'auteur ne la souligne même pas. Dans l'exemple suivant :

Up rolled the blind; the window went up with a jerk; a whity-greyish light filled the room. (Mansfield: 206)

Le store roule en haut, **la croisée s'ouvre avec une secousse**; une lumière d'un gris blanchâtre se répand dans la chambre. (Delamain: 191)

Relevée, la jalousie, **soulevée, la fenêtre, dans un hoquet**; une lumière d'un gris blanchâtre emplit la chambre. (Merle : 207)

Pour percevoir pleinement le sens du syntagme en gras, il faut savoir qu'en Angleterre et dans de nombreux pays anglo-saxons on a des fenêtres à guillotine. Mais la première traductrice produit une traduction-annexion en hyperonymisant le verbe et en francisant le lexique : «la fenêtre (qui est «une croisée») s'ouvre brusquement» ; on ne perçoit plus ce mouvement vers le haut qui est présent dans le texte anglais et qui renvoie à un certain type de fenêtre. La seconde traduction est plus proche du texte on pourrait expliciter pour un public français en disant : «le store se relève, et d'une secousse, une main ouvre la fenêtre à guillotine/soulève le châssis de la fenêtre».

Dans les textes descriptifs (ou contenant des éléments de description), l'auteur construit un univers dont il faut élaborer une image ; il arrive que cet univers décrit repose sur des repères réels qu'il faut intégrer pour appréhender l'espace qui contribue à la construction du sens. En voici un exemple dans le cadre des civilisations anglosaxonnes :

[La scène se situe à Londres pendant les bombardements; des officiers circulent dans la ville] *They stood at the top of St James's Street. Half way down Turtle's Club was burning briskly. From Piccadilly to the Palace the whole jumble of incongruous façades was caricatured by the blaze.* (E. Waugh)

La traduction de «*the Palace*» par «le Palace» (rencontrée dans des copies de niveau de licence) transforme *Buckingham Palace* en salle de spectacle, et révèle une non-lecture des repères qui balisent très clairement les lieux de cette scène: *St James's Street* et *Piccadilly*.

Ils se trouvaient en haut de St James's Street. A mi-hauteur, le Turtle's Club était la proie des flammes. **De Piccadilly au Palais**, tout ce mélange de façades hétéroclites se trouvait comme caricaturé par la lueur de l'incendie.

C'est en ce sens que la traduction est une ouverture à l'autre, à la conscience d'une autre civilisation, d'un autre espace. L'espace étranger par contre est beaucoup plus présent lorsqu'il est signalé par des toponymes et que les traducteurs résistent à la tentation de les traduire ou arrivent à en ménager la présence par des notes ou des incrémentialisations.

L'espace enfin nous sert de base métaphorique pour exprimer parfois notre perception de la traduction. Certains parlent de texte source et de texte cible, or à regarder de plus près cette terminologie traductologique on s'aperçoit qu'elle véhicule une étrange vision de la traduction, comme si le texte à atteindre était préexistant, ce qui est faux puisque le seul texte préexistant est le texte à traduire, l'autre est un texte virtuel, à élaborer, à construire, une fois terminé c'est un texte abouti.

L'espace d'effectuation de la traduction est également envisagé en termes spatiaux : on parle des limites de la traduction, ce qui suppose une frontière avec autre chose, qui nie la traduction comme dans le cas du non-traduit, du non-traduisible ou alors qui est au-delà de la traduction comme l'adaptation.

Notre perception de la traduction en tant que traductologues nous amène à découper ou à constater des domaines ou des champs d'application : faut-il cloisonner la traduction selon les types de textes (on connaît la célèbre opposition entre textes pragmatiques et textes littéraires) mais d'aucuns constatent que ces cloisonnements ne sont pas étanches et que un texte littéraire peut fort bien contenir des passages techniques et que certains textes pragmatiques peuvent contenir des éléments de rhétorique.

Il nous semble que d'ailleurs la démarche scientifique en traductologie a intérêt à tenir compte de la spatialité de son objet, chose qu'elle n'a pas toujours fait.

Le texte traduit, qui, d'extérieur et pour le lecteur moyen, se donne comme un texte à lire, au même titre qu'un texte rédigé dans sa langue est en réalité un texte stratifié qui renferme, pour le chercheur (et pour certains lecteurs critiques), les traces du travail du traducteur. Ce travail est fait d'une série d'opérations qui commencent par la lecture et l'interprétation, d'un texte origine ; il se poursuit avec des opérations de transfert linguistique et culturel auxquelles se mêlent ou succèdent des opérations de négociations et d'aménagement ; et il convient enfin d'y adjoindre des opérations d'écriture et de créativité plus ou moins poussées.

Ce sont les traces de ce travail que le traductologue va devoir identifier et interpréter ; il se pose en effet un problème d'identification car ces traces sont un observable qui se donne de façon plus ou moins directe : les différentes opérations ne sont pas identifiables forcément dans l'ordre où elles ont été effectuées et requièrent un travail d'observation et d'analyse qui vise à les reconstituer par déduction. Le travail du traducteur peut se décomposer en unités qui constituent des unités de traduction, mais en surface l'observable est constitué d'une mosaïque de ressemblances et de différences dont les composantes, les faces signifiantes, s'organisent en schémas d'équivalence.

L'unité de traduction se présente sur le plan matériel de l'observable sous la forme d'un schéma d'équivalence entre une forme de départ appelée base et une forme d'arrivée appelée aboutissement, étant entendu que ces éléments ne peuvent se concevoir sans contextualisation et qu'ils peuvent, l'un comme l'autre, connaître une représentation zéro. (Ballard 2003 : 76)

La mise en regard des textes va s'enrichir de la multiplication des références car le texte traduit que nous observons ne recèle malgré tout qu'une compétence, dont nous pouvons estimer qu'elle est suffisamment

représentative mais qui est aussi variable. L'investigation de la traduction gagne à la multiplication des références et en particulier à l'intégration de traductions critiquables qui nous donnent en tant que manifestation d'incompétence une base pour la définition de la compétence.

L'homme

La traduction est un acte humain et en tant que tel sujet à erreur, c'est ce qui est sous-jacent au mythe de la Septante, traduction de la Bible réalisée par l'intermédiaire de Dieu qui seul pouvait assurer une traduction identique par 72 individus et donc parfaite. L'image de la traduction a longtemps pâti d'une vision erronée qui n'intégrait pas la subjectivité du traducteur. Pour des raisons linguistiques et humaines la traduction ne peut être une reproduction à l'identique.

L'homme est présent dans la traduction sous des formes diverses : d'abord en tant qu'auteur, producteur d'une œuvre ; puis en tant que traducteur comme passeur de cette œuvre vers une autre culture, un autre public ; le lecteur incarne une sorte de destinataire pour lequel le traducteur travaille plus ou moins. A cette espèce de trio classique, qui définit une sorte de chaîne de la communication, il convient d'ajouter deux individus dont on ne tient pas toujours compte : l'éditeur ou le commanditaire, et le traductologue. Ces individus entretiennent des relations, parfois sans le savoir, et créent des réseaux de forces et de tension qui colorent le travail de traduction.

Avec le traducteur se pose le problème de l'origine de la décision de traduire : s'agit-il d'une décision personnelle, très forte, de l'ordre de l'admiration et du désir de faire connaître un auteur que l'on admire ou que l'on estime important de faire connaître ? S'agit-il d'une décision d'éditeur, estimant après enquête ou par opinion qu'il y a dans tel ou tel auteur une valeur sûre, un investissement rentable ? Quelles seront les relations entre ces deux hommes ? l'éditeur se laissera-t-il séduire par le traducteur ? ou le traducteur se soumettra-t-il aux lois du marché et des contraintes qu'on lui impose (limites de temps, révisions par un autre lecteur) ? Un traducteur va subir des contraintes directes de l'éditeur ou indirectes par le biais de réviseurs ou de lecteurs qui risquent d'interférer avec sa vision de la traduction ; on a là un rapport de forces et de confiance qu'il faut intégrer dans la théorie, qui ne saurait se contenter de se poser par rapport aux langues ou aux textes.

Quelle sera la relation du traducteur avec son auteur ? Nulle s'il est décédé ? Très diverse s'il vit encore : certains auteurs laissent toute liberté à leur traducteur, d'autres aiment donner un avis.

Quelle sera la relation du traducteur avec son public ? Veut-il le séduire ? L'informer ? Lui faire connaître le texte original ? Lui faciliter la lecture ? Exiger des efforts de lui ?

Enfin, peut-être convient-il de s'interroger sur le rôle du traductologue dans cette série de relations autour de la traduction. Dans certains cas, le traductologue et le traducteur peuvent ne faire qu'un : Cicéron réfléchit sur sa traduction et commence à énoncer des principes ; de même, plus tard, au XVII^e siècle en France, D'Ablancourt justifie sa manière de traduire au nom de l'évolution du goût. Aujourd'hui, le traductologue tend à devenir un spécialiste de la réflexion sur la traduction, souvent associé au monde universitaire, au monde de la recherche tout en conservant des liens plus ou moins forts avec la profession. Ce qu'on peut noter c'est que officiellement, les traducteurs expriment souvent leur hostilité ou leur détachement vis-à-vis de la traductologie, disant qu'ils ne traduisent pas en pensant à «tout cela», c'est en partie vrai mais peut-on véritablement dire que l'on est totalement hors de portée de la traductologie aujourd'hui ? Tout d'abord, dès que l'on enseigne un savoir-faire comme la traduction on véhicule à ses étudiants, consciemment ou inconsciemment, une idée de ce qu'est la traduction, de ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Par ailleurs, si l'on considère la formation des traducteurs aujourd'hui elle comporte une part inévitable de théorie et donc d'orientation pratique : en France, une école comme l'ESIT impose sa manière de faire à ceux qu'elle forme au nom de sa théorie. Dans les milieux littéraires on perçoit une indéniable influence des théories de Berman ou de Venuti sur l'accueil de l'étranger et la présence du traducteur. On ne peut pas dire que le monde de la traduction soit sorti indemne de l'éclosion et du développement de la traductologie, le fut-il jamais ? Et ce que l'on nomme aujourd'hui traductologie et qui forme un corps de doctrine explicitement organisé existait de façon plus diffuse sous forme de doxas et de principes d'écriture de la traduction.

L'apport de la traductologie a été bien plus important qu'on ne l'imagine, elle a permis de mieux définir la traduction et d'en améliorer l'appréhension. Elle a permis de détruire ce que j'appellerais des mythes, c'est-à-dire des idées fausses idéalisées de la traduction : par exemple, le fait que les différences linguistiques sont un obstacle et que l'éloignement de la traduction littérale est dommageable à la qualité de la traduction ; et puis le fait qui nous intéresse particulièrement ici, à savoir que les divergences des versions sont une faiblesse et la preuve que la traduction est impossible.

La prise en compte du facteur humain en traduction nous semble capitale et la rattache fortement à la notion d'écriture et de littérature. Un écrivain est un homme qui utilise la langue, c'est-à-dire un code commun à une communauté linguistique ; il lui imprime sa marque qui est son style, qui fait son intérêt et constitue son apport sur le plan linguistique et culturel. On ne peut pas demander au traducteur de ne pas avoir de personnalité, de ne pas avoir de style. Certes, l'idéal demeure qu'il s'efforce de rendre le style de l'auteur mais nous savons que les traductions constituent un foyer de création où sont à l'œuvre des forces telles que les normes, le texte, qui font pression sur le traducteur et l'empêchent parfois de tenir une politique constante et homogène de traduction. La multiplicité des traductions d'un même texte est aujourd'hui davantage envisagée comme une richesse : la manifestation des interprétations auxquelles donne lieu l'original.

Enfin nous évoquerons un phénomène curieux mais symptomatique qui à notre sens mérite qu'on s'y arrête et qu'on l'interroge car il nous mènerait sans doute à un aspect de la nature profonde de la traduction : celui de l'auto-traduction. Il s'agit d'un phénomène relativement limité mais éminemment intéressant et révélateur. Il est intéressant puisqu'il représente un cas de figure où l'intermédiaire «étranger» disparaît : l'auteur se traduit ; or on constate que les auteurs ne se traduisent pas selon les méthodes les plus littérales et retravaillent leur texte en le traduisant ; On peut certes justifier la chose en disant que l'auteur a tous les droits sur son texte mais il est curieux de noter comme il semble bien y avoir une dynamique de la traduction qui pousse à réécrire le texte, à le modifier comme en réaction à des signaux, des appels, et c'est là peut-être un enseignement majeur de l'autotraduction : le texte qui sollicite une action du traducteur.

Conclusion

En conclusion, nous dirons que la triade homme-espace-temps fournit un cadre remarquable pour la perception des caractéristiques essentielles de la traduction : son déroulement dans le temps qui lui confère des relations diverses au texte et à des doxas évolutives ; son exécution dans l'espace qui en fait un lieu de passage des cultures et de confrontation des langues ; sa dépendance vis-à-vis de l'homme comme acteur d'origine et de transfert, imprimant sa marque, sa subjectivité au niveau de la lecture et de l'écriture mais qui aussi trahit dans ses actes les pressions du texte. Une traductologie réaliste se doit d'intégrer ces paramètres.

Bibliographie

1. BALLARD Michel, *Versus* (vol. 1) : *Repérages et Paramètres* , Paris, Ophrys, 2003.
2. BALLARD Michel, *Versus* (vol. 2) : *des signes au texte*, Paris, Ophrys, 2004.
3. BALLARD Michel, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions* (1992), Lille, Presses du Septentrion (collection : «Etude de la traduction»), 2007.
4. BALLARD Michel, *La traductologie, science d'observation* in : Ballard (éd.), *Qu'est-ce que la traductologie ?* (Actes du colloque des 26-27-28 mars 2003 organisé dans le cadre des travaux du CERTA), Arras, Presses de l'Université d'Artois, novembre 2006, pp. 179-194.
5. BACHET de MEZIRIAC Claude-Gaspar, *De la traduction* (1635), introduction et bibliographie de M. Ballard, Arras et Ottawa, Artois Presses Université et Presses de l'Université d'Ottawa, 1998.
6. MANSFIELD, Katherine, *"At the Bay and other Short Stories/ "Sur la baie" et autres nouvelles*, traduction et notes de Magali Merle, Paris, Livre de Poche (Les langues modernes (Bilingue), 1988.
7. MANSFIELD, Katherine, *"Révélation"* traduction de J.-G. Delamain, (1966), in Katherine Mansfield, *Oeuvre Romanesque*, Paris, Stock, 1977, pp. 190-197.
8. WAUGH Evelyn, *Officers and Gentlemen* (1955), Harmondsworth, Penguin, 1961.